

Chouat

27-33

LA LANGUE D'OC

ET



LE PATRIOTISME LOCAL

*Discours prononcé à la Distribution des
Prix aux élèves des Écoles laïques de
Saint-Girons, le 30 juillet 1905, par
M. TEULIÉ, directeur de l'école de
Lédar.*

Il est, dans nos écoles, une tradition qui a su se maintenir en dépit de l'aversion dont elle est l'objet, soit de la part des élèves, soit un peu aussi, avouons le, de la part des maîtres : je veux parler du discours, appelé discours d'usage, de nos distributions de prix.

N'est-ce pas, chers élèves, que vous nous trouvez bien ennuyeux de retarder, par une dissertation toujours trop longue,

Recu
8 X
1740

le premier instant qui voit, enfin, se réaliser votre rêve de félicité entrevue à travers ce mot magique de vacances? Et si, à cette préoccupation déjà suffisante, nous ajoutons le charme fascinateur qu'exercent en ce moment sur vos yeux ces beaux livres à tranches dorées, destinés à récompenser votre labeur d'une année, il faut convenir que ma tâche actuelle est, sinon désagréable, du moins fort peu commode.

On vous a, d'ailleurs, Mesdames et Messieurs, parlé de tout dans les distributions de prix, et la matière semblerait épuisée, si nous ne trouvions dans notre Midi un « inépuisable » sujet d'entretien.

Il y a quelques mois à peine, M. Sarrieu, professeur de philosophie au lycée d'Auch et linguiste distingué, prenait l'initiative de fonder, dans les anciens pays de Comminges et de Couserans, une école félibréenne. Cette Société, pour l'organisation de laquelle il faisait appel à la collaboration de plusieurs d'entre nous, est aujourd'hui constituée : elle s'appelle l'*Ecole des Pyrénées*.

A cette occasion, quelques compatriotes, peu au courant du mouvement littéraire méridional, m'ont demandé de leur faire connaître le but du Félibrige; certains, aussi, m'ont fait part de leurs craintes au sujet des tendances de cette association. Permettez-moi de profiter de la circonstance qui m'est offerte pour analyser succinctement le caractère d'une œuvre qui intéresse particulièrement la Gascogne et le Midi.

*
* *

Félibre ! ce mot-là évoque généralement l'idée d'un poète patois, plus ou moins inspiré, qui, en sa *lengo mairalo*, chante comme l'oiseau chante, sans s'inquiéter des rives où le vent emportera sa chanson.

C'était peut-être un peu cela, il y a une cinquantaine d'années, quand parut le Félibrige sur la terre ensoleillée de Provence, pays, comme chacun sait, des cigales, des farandoles et des tambourins. Mais, dès que commença à se manifester cette renaissance de la littérature méridionale, elle trouva un profond écho dans l'âme populaire, où elle sut réveiller le sentiment et les aspirations de la race.

De telle sorte qu'aujourd'hui le Félibrige est devenu une immense association englobant les poètes, les écrivains, les artistes, tous les Méridionaux qui, à un titre quelconque, veulent travailler pour la cause de la petite patrie. Ce sont donc, les félibres, tantôt des poètes, tantôt des hommes d'action, venus de pôles souvent opposés, mais poursuivant un but commun, noble et élevé entre tous : celui de sauver l'âme méridionale en rendant au peuple la conscience de son génie, et en maintenant surtout le principal instrument de ce génie : la vieille langue d'Oc.

Comme tous les grands mouvements de rénovation littéraire, politique ou sociale, le Félibrige avait eu ses précurseurs. Ceux-ci, hommes de foi ardente, préparent la voie au progrès ; mais la gloire qui leur revient est souvent absorbée par ceux qui, héritiers de leurs idées, ont le mérite relatif de les faire triompher.

C'est ainsi que, dans le domaine philosophique, le plus illustre précurseur de la Révolution française fut, sans contredit, notre compatriote Pierre Bayle, que l'Ariège et la France laïque vont magnifier, dans quelques jours, à Pamiers. Hommage juste, bien que tardif, à celui qui fut le maître de Voltaire et des philosophes ; à celui dont la statue, éloquent symbole de la tolérance, dominera l'immense plaine ariégeoise, témoin des horreurs de la guerre des Albigeois : de ces luttes fratricides où tant de nos malheureux ancêtres, combattant pour leurs croyances, périrent victimes du fanatisme romain.

De même, ce sera un Ariégeois qui, le premier dans le Midi, sonnera le réveil de l'émancipation provinciale, œuvre dont la réalisation fait partie du programme félibréen : j'ai nommé Napoléon Peyrat, poète et historien né au Mas-d'Azil, celui qu'Auguste Fourès et Xavier de Ricard ont appelé dans le félibrige « le Vénéral Aïeul ».

Enfin, la Gascogne, elle aussi, revendique l'éternel honneur d'avoir donné au félibrige son plus célèbre précurseur littéraire, le poète Jasmin.

Né à Agen en 1798, Jasmin connut de son

vivant la popularité et la gloire. Ses poèmes incomparables : *Françouneto*, *Maltro l'Innoucento*, *l'Abuglo de Castel-Cuilhè*, et tant d'autres, sont des chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment qui ont jeté un éclat immortel sur notre langue méridionale.

Nouveau troubadour, Jasmin récitait lui-même ses poésies partout où on le demandait, partout où il y avait une bonne œuvre à accomplir. Acclamé par la foule et par les académies ; accueilli dans la capitale par les rois eux-mêmes qui s'inclinaient devant son génie, Jasmin pourra s'écrier avec une légitime fierté :

O ma lengo, tout me zó dit :
Plantarey uno estelo à toun frount encrumit.

Cette étoile, elle va briller au front de la langue d'Oc ; elle resplendira sur tout le Midi, et ses rayons bienfaisants vont faire surgir, de l'autre côté du Rhône, une nouvelle pléiade de poètes. Le plus illustre sera l'immortel auteur de *Mireille* et de *Calendal* : Frédéric Mistral, dont le nom personnifiera le génie et les aspirations de la race. Avec Roumanille, Aubanel, Mathieu, auxquels se joindront un peu plus tard Félix Gras, Paul Arène et quelques autres, Mistral fondera le Félibrige qui, bientôt, franchira le Rhône et s'étendra sur tout le Midi.

*
* *

Comme il fallait s'y attendre, le Félibrige, dès son apparition, eut ses détracteurs. Dans cette brillante tentative de

restauration de la langue d'Oc ; dans cette association de méridionaux prêchant l'amour et le culte du terroir, on crut voir une atteinte portée à l'unité, à l'existence même de la langue nationale ainsi qu'à l'intégrité de la patrie. « Il n'y a, disait-on, qu'une France, il ne doit y avoir qu'une seule langue ; d'ailleurs la langue française est assez belle et assez riche pour suffire à tous les Français. »

Et il restait, dès lors, sous-entendu qu'on devait, par tous les moyens, proscrire ces patois en état de rébellion, auxquels on reprochait de ne pouvoir se manifester qu'au détriment du français.

Or, quoi qu'on dise, nous n'avons jamais visé à détrôner la langue française, qui est et doit rester la langue de *tous* les Français, et nous ne songeons point à lui substituer la langue d'Oc, qui ne peut aspirer qu'à redevenir l'idiome littéraire du Midi.

Et pourquoi, je vous le demande, les méridionaux jalouseraient-ils, traiteraient-ils en ennemie l'immortelle langue de Bossuet, de Voltaire et de Renan ? N'est-elle point aussi la langue de Montaigne, de Montesquieu et de Fénelon ? Qui, mieux que ces écrivains du Midi a contribué à faire la langue française et à porter sa pensée à travers le monde sur une prose plus claire, plus vibrante, plus harmonieuse ?

Et aujourd'hui même, la liste de nos compatriotes serait trop longue qui, dans les lettres et dans les arts, portent le flambeau et contribuent à donner, eux aussi, à

la langue française, au génie français, son incomparable splendeur.

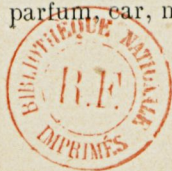
D'ailleurs, non seulement les félibres ne cherchent pas le moins du monde à nuire au français, mais la plupart d'entre eux sont bilingues, Jasmin lui-même n'a-t-il pas dit :

Si ma Muse est gasconne, elle est française
[aussi.]

Elle est donc nôtre, la langue française, aussi bien, au moins, qu'à nos frères du Nord, et nous sommes fiers de la parler. Mais nous aimons, en même temps, notre pérenne langue du Midi, la douce langue des aïeux. Et nous nous plaisons à évoquer ses annales glorieuses et les titres qu'elle s'est acquis à notre affectueuse reconnaissance et à notre amour.

N'est-ce pas elle qui, au moyen âge, lorsque le français balbutiait à peine, fut la langue d'une civilisation admirable et sauva l'Europe de la barbarie par la voix de ses troubadours ? Elle était reine alors, car les rois la firent asseoir sur leur trône. Si elle fut la langue de Bertrand de Born, le grand troubadour, elle fut aussi la langue de Richard Cœur de Lion, le grand roi-chevalier.

Vaincue, il est vrai, par Simon de Montfort et excommuniée alors comme hérétique ; plus tard, persécutée et pros crite par François I^{er} et Richelieu, elle dut se réfugier humblement chez les paysans, où elle tomba à l'état de patois en perdant son unité. Mais elle y garda sa sève et son parfum, car, malgré les altéra-



tions qu'elle a subies — altérations plus apparentes que réelles — elle est restée pour nous ce qu'il y a de plus vivant parmi les choses du passé. Et, dans ses expressions tour à tour vives, tendres, colorées, pittoresques, nous sentons passer comme un souffle caressant de l'âme ancestrale, de ce que Mistral appelle « l'Âme de mon pays ! »...

*
* *

Que demande, après tout, le patois ? A vivre en paix honorable avec le français, s'offrant même à lui être utile.

Dans le projet de loi sur l'enseignement qu'il présenta à la Convention, Lakanal disait : « Les dialectes provinciaux pourront être utilisés pour l'enseignement du français ». Mais le désir de notre illustre compatriote ne devait pas se réaliser : il avait compté sans le système de centralisation à outrance que devait, quelques années après, inaugurer Bonaparte.

Or, l'opinion de Lakanal est devenue celle des savants contemporains. Voici comment quelques-uns, parmi eux, s'expriment à ce sujet :

M. Michel Bréal, membre de l'Institut, dit :

Le patois méridional est l'ancienne langue française qui n'a pas reçu de culture littéraire. A l'origine, plusieurs dialectes se partageaient la France. Celui de Paris a eu le privilège de devenir la langue de la nation : c'est donc cette langue seule qui doit être enseignée à l'école. Mais, d'un autre côté, il

y aurait du danger à inspirer aux enfants du mépris pour la langue populaire, pour celle dont se servent leurs parents : il y a là une question de respect et, pour ainsi dire, de *moralité*. De plus, on peut se servir du patois pour enseigner le français d'une façon intéressante...

Un autre membre de l'Institut, M. de Tarde, professeur au collège de France et à l'École des sciences politiques, dit à son tour :

« Il n'est rien de plus inintelligent que la proscription du patois et des sentiments dont il s'inspire. Loin de nuire au français, le patois régional sert à le mieux comprendre, par suite de leur fraternelle ressemblance. Le patois, en cela, peut jouer le même rôle que le latin, dont la comparaison avec le français est si utile aux écrivains. L'inconvénient de ne savoir qu'une langue, c'est que l'on est exposé à prendre pour des caractères universels les particularités qui lui sont propres. »

M. Gaston Paris et M. Lintilhac, professeurs en Sorbonne, sont, eux aussi, les dévoués défenseurs des idiomes provinciaux ; et le second, après avoir montré les dangers de la disparition du patois, termine ainsi :

« Le patois est le latin du pauvre ».

Ces simples citations suffisent à prouver que le français n'a pas à prendre ombrage du patois, qui, loin d'être son ennemi, peut devenir son meilleur auxiliaire. Et il n'a pas, non plus, à se trouver humilié de sa promiscuité, car l'ancienne langue des

Troubadours est redevenue aujourd'hui langue littéraire : elle a franchi la porte des Facultés. On apprend et on explique *Mireille*, non seulement en France, mais même dans les Universités d'Allemagne et jusqu'en Amérique.

Il convient encore d'ajouter que beaucoup d'écrivains français, et non des moindres, ont compris depuis longtemps toutes les ressources qu'offrent les idiomes populaires pour donner à la langue nationale un renouveau continuel de parfum agreste et de saveur originale. Ah ! ils ont su les cueillir, les fleurs capiteuses de nos terroirs, George Sand, André Theuriet, Alphonse Daudet, Paul Arène, Ferdinand Fabre, Jean Rameau, Edmond Rostand, et tant d'autres, dont les noms sont la gloire des lettres françaises !

Félicitons-nous donc de ce qu'après avoir été si longtemps méconnue et méprisée, la bonne langue des aïeux a trouvé grâce devant les savants et les écrivains, qui essayent de réparer aujourd'hui tout le mal que lui ont fait les préjugés résultant de l'ignorance, de la mode ou de la centralisation.

A qui revient le mérite de cette réhabilitation de notre langue méridionale, sinon aux Félibres, à ces écrivains qui, voulant lui rendre tout son lustre, l'ont relevée de l'état de patois où elle était tombée, en lui donnant son uniformité, sa grammaire, son orthographe ; en soumettant tous ses mots à une sélection critique ; en ressuscitant les vieux termes disparus, et en produisant eux-mêmes des œuvres poétiques

si nombreuses et si belles, que l'on croirait que la lyre des Troubadours, ornée des grâces et des séductions de sa prime jeunesse, s'est réveillée du sépulcre en soulevant une pierre qui avait six siècles d'épaisseur !

Et en présence de la magnifique floraison nouvelle de la littérature d'Oc ; en voyant combien elle rayonne sur tout notre Midi par ses écoles, ses livres, ses journaux, ses revues, ses brillants concours poétiques ; en considérant la faveur croissante que lui témoignent le peuple, les académies et les pouvoirs publics, nous sommes rassurés sur le sort de notre langue populaire, que quelques Parisiens à courte vue persistent encore à vouloir démolir, et qu'ils assurent être à la dernière période de son agonie.

Qu'ils nous permettent, à ce sujet, de rééditer pour eux un vers célèbre et de leur dire avec un héros de comédie :

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

Et à ces prophètes de malheur annonçant, depuis cinquante ans, à chaque retour d'équinoxe de printemps, la mort imminente du patois, nous pouvons prédire, à notre tour, qu'ils ne vivront pas certainement assez pour entendre sonner les glas de son enterrement !



La plupart de ceux qui souhaitent ainsi la disparition de notre dialecte s'abritent derrière les sentiments d'un patriotisme

sincère, sans doute, mais de conception étroite ou fautive. Ils considèrent — et non sans raison alors — que l'emploi littéraire du dialecte méridional et l'usage familier des patois sont l'affirmation la plus vivace du sentiment de la race et du patriotisme local. « Or, disent-ils, le culte de la patrie ne souffre pas de partage. Condamnée par l'évolution politique, la province doit complètement disparaître, ainsi que l'esprit particulariste qui l'anime ».

C'est là, Messieurs, une seconde objection, qui est aussi puérile que celle tirée de la langue, mais plus dangereuse. En effet, le patriotisme local, basé sur la famille et sur la tradition, est la source et l'aliment du patriotisme national, basé sur l'histoire, et, pas plus que celui-ci, n'est incompatible avec le culte général de l'humanité et de la civilisation.

Pourquoi, d'ailleurs, vouloir toujours opposer l'un à l'autre des sentiments qui, au contraire, s'harmonisent naturellement et ne peuvent que gagner à se compléter réciproquement ?

Il est, à ce sujet, des problèmes qu'il est impie de poser.

Dans la crise actuelle que subit l'évolution de l'idée de patrie, des esprits dont l'éducation politique est incomplète ou erronée, viennent sans cesse nous demandant : Quelles sont vos préférences ? Etes-vous pour la France ou pour l'humanité ?

Ce sont les mêmes qui, depuis cinquante ans, somment les Méridionaux de choisir entre la France ou le Midi.

...Il vous est peut-être arrivé, Mesdames, tandis que votre enfant gambadait joyeux entre son père et vous, de rencontrer, au détour du chemin, un aimable malappris qui, s'adressant au gentil bébé, lui a demandé de son air le plus gracieux : « Dis-moi, mon ami, lequel préfères-tu de papa ou de maman ? »

L'enfant, ainsi interloqué, a hésité une seconde. Il a consulté son petit cœur, dans lequel il a lu, en une vision rapide comme l'éclair, toute la tendresse de sa mère, et l'affection, peut-être plus rude en ses caresses, mais non moins profonde de son père, et il a répondu à l'indiscret : « J'aime beaucoup maman ; j'aime beaucoup papa, et je les aime autant l'un que l'autre. »

Ainsi répondrons-nous à ceux qui veulent que notre cœur cholsisse entre la petite patrie et la grande. Nous les confondons toutes deux dans un même amour, dans un même culte passionné.

Les anciens Grecs avaient trouvé un mot bien doux pour désigner la petite patrie : ils appelaient la terre natale la « *Matrie* », et réservaient le nom de Patrie à la Confédération hellénique, à laquelle ils étaient fiers d'appartenir.

Ce vieux mot de *matrie*, qui éveillera toujours dans les âmes de si tendres émotions, permettez-moi, chers élèves, de le renouveler aujourd'hui pour ce coin de terre fleuri où vos yeux s'ouvrirent à l'azur ensoleillé et aux splendides horizons de nos montagnes ; à cette Gascogne,

qui vous apprit à balbutier son verbe magique, parfois rude à l'oreille, mais toujours si doux au cœur. Elle fut la mère par qui vous êtes. Et vous l'aimerez comme on aime une mère. Et vous respecterez en elle ses coutumes, sa langue, ses traditions. Et si, plus tard, votre raison éclairée s'affranchit du dogme séculaire, vous serez indulgents pour ses vieilles croyances naïves et pour ses superstitions ; elles furent, pour vos ancêtres et pour l'humanité, « comme le bâton sur lequel s'appuie le voyageur égaré dans les ténèbres, » (1) qu'il abandonne dès que paraissent les premiers rayons du soleil, mais qu'il ne laisse sur le bord du sentier qu'en lui jetant un regard humide de remerciement.

Mais un jour viendra aussi où la Patrie, le grand pays de France, vous arrachera doucement des genoux maternels pour vous préparer aux viriles exigences de la vie. Ce sera le Père, dont nous vous avons dit à l'école les gloires, les douleurs et les espérances, et dont l'honneur doit vous être plus cher que la vie. Alors vous sentirez palpiter en vous les deux âmes jumelles de la Patrie qui berça vos premiers ans, et de la Patrie qui vous enivre de sa généreuse fierté. Alors vous comprendrez que, pas plus que le petit enfant, vous ne sauriez choisir entre « papa et maman », et que nul n'a le droit de vous imposer une préférence dans votre filiale piété.

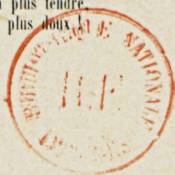
(1) Guyau.

*
* *

C'est dans ces sentiments, chers élèves, que nous vous engageons à profiter des vacances pour vous retremper dans l'amour de la petite patrie.

Pendant ces longs jours de repos et de liberté, laissez pénétrer votre cœur des émotions intimes et des joies pures du foyer familial ; laissez bercer votre âme par le charme pénétrant de la langue gasconne et par la poésie de ses contes, de ses légendes et de ses chansons. Dans vos courses vagabondes à travers nos vallons et nos montagnes, que vos rêves d'adolescent s'envolent librement dans le murmure de la cascade ou du ruisseau, mêlés aux parfums aromatiques de la forêt. Laissez-vous aller, en un mot, à toutes les séductions de votre beau pays natal...

De ce pays natal, à l'éternel sourire !
Où bois, sentiers, ruisseaux, murmurent pour vous dire :
Si tu veux être heureux, enfant, reste avec nous.
Ici, loin des remords qu'un fol orgueil engendre,
La chanson de l'oiseau te semblera plus tendre,
Le parfum de la fleur te semblera plus doux !





FOIX. — IMPR. GADRAT AINÉ

